

Culture en mouvement

Identité et culture
Un regard vers l'horizon

Elsa Vetro



C.D.G.A.I.

Groupe & Société
Publication pédagogique d'éducation permanente

Identité et culture

Un regard vers l'horizon, une
contribution vers un changement dans
les rapports sociaux

Elsa Vetro

Collection : *Culture en mouvement* - CDGAI 2018

Coordination et adaptation pédagogique : Marie Anne Muyschondt

Design et mise en page : Alain Muyschondt

Éditeur responsable : CDGAI asbl, Parc Scientifique du Sart Tilman, Rue Bois St-Jean, n°9, 4102 Seraing, Belgique

ISBN : 978-2-39024-123-2

Le Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle (C.D.G.A.I.)

Le C.D.G.A.I. est une A.S.B.L. pluraliste d'Education permanente reconnue et subsidiée par la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Région wallonne. Il a été créé en 1972, au sein du Service de Psychologie Sociale de l'Université de Liège afin de promouvoir l'action, la formation et la pédagogie par le groupe ainsi que l'analyse scientifique des processus et des techniques d'animation de groupes.

En instituant un éventail de formations accessibles à tout.e adulte intéressé.e, son fondateur, Pierre De Visscher, entendait intégrer une approche originale, de niveau universitaire, à la vie sociale.

La dénomination choisie insiste sur trois dimensions :

- *Centre* : lieu de rassemblement et d'échange, pôle d'attraction.
- *Dynamique des groupes* : discipline scientifique et mode d'activités privilégiant l'action du groupe restreint, conçu comme une totalité dynamique, un champ de forces au sein duquel se produisent des phénomènes différents des processus psychologiques individuels.
- *Analyse institutionnelle* : souci d'appliquer l'analyse psychosociale aux processus institutionnels traversant les formations sociales : groupes et mouvements sociaux, collectivités, organisations.

Outre un *programme d'activités de formation* ayant lieu dans ses locaux dont une formation longue à l'animation de groupes, le C.D.G.A.I. *répond à des demandes* d'associations et d'organisations publiques et privées afin d'y effectuer interventions, animations, formations et accompagnements, dans et par l'action sur les groupes restreints. Il publie aussi des *livrets pédagogiques* liant « Groupe et Société ». Enfin, son *Centre de Ressources* met à disposition du public livres, revues et outils pédagogiques.

La convergence entre la démarche véhiculée par l'Education permanente et celle du C.D.G.A.I. est manifeste : contribuer à la formation du citoyen critique, actif et responsable en vue de forger une société plus juste, plus démocratique et plus solidaire.

A cette fin de changement social, dans les champs d'action développés, proposer des savoirs, ouvrir à la poursuite de la réflexion (principe de non-clôture), s'abstenir de dire à autrui ce qu'il doit penser, être ou faire (principe de non-substitution) sont, parmi d'autres, autant de ferments qui portent l'association.

Les publications pédagogiques

Dans cette perspective de science-action psycho-sociale, le C.D.G.A.I. invite des acteurs et actrices de terrain à prendre la plume et à exposer, transmettre et partager leurs expériences, perceptions et connaissances des réalités sociales qui sont les leurs ouvrant ainsi des pistes de réflexions à leurs propos.

Au public lecteur, les livrets pédagogiques ainsi conçus, dévoilent des pans de réalités sociales obscurs jusque-là, ou en élargissent la perception ou encore l'affinent en vue de stimuler et mobiliser la curiosité, la réflexion, l'esprit critique et l'action.

Chacune de nos quatre collections – *Travail en action*, *Culture en mouvement*, *Mobilisations sociales*, *Méthodologie* – en présentant des échanges de regards et de savoirs, a pour finalité de contribuer à poser les jalons d'une société plus humaine et plus reliante que celle qui domine actuellement.

La collection *Travail en action*

Champ hautement investi aussi bien au niveau sociétal qu'institutionnel, organisationnel, groupal et individuel, le travail, ou notre absence de travail, s'impose dans l'environnement comme une manière de nous définir, de structurer nos vies, notre temps, nos espaces.

Il peut être source d'emprisonnement mental et physique ou terrain propice à l'épanouissement et à l'émancipation.

Ces publications proposent une analyse critique du travail notamment sous le prisme de la souffrance qui peut en résulter. Tout en dénonçant des mécanismes structurels qui produisent cet état, elles convoquent également des grilles de lecture reposant sur l'expérience vécue ou perçue et enrichie de leurs connaissances, par des acteurs et actrices des secteurs sociaux, de la santé et de l'économie sociale, dans l'intention d'initier ou de renforcer des issues et des pistes possibles.

La collection *Culture en mouvement*

Coiffant ce monde inégalitaire et modélisé par des standards de production et de consommation de masse, émergent des initiatives individuelles, groupales ou collectives comme en témoignent les livrets de cette collection.

Identité et récit, narration, rencontres multiculturelles, problématique de la création culturelle, atelier d'écriture, identité en création, dimension politique de la musique, sentiment d'appartenance, slam, radios associatives, partenariats, graffiti et *Street Art*, Arts urbains, langues maternelles... sont autant de thèmes portés par des intervenants où affluent souvent,

en filigrane du texte, l'implication, l'investissement voire la passion qui les habitent.

Ces thèmes se révèlent comme étant autant d'exceptions qui bousculent et tentent de faire basculer les offres dictées par les lois du marché.

La collection *Mobilisations sociales*

Débusquer manipulations, assujettissements, aliénations, discriminations, déterminations, pressions sociales possibles : tel est notamment le propos des thèmes abordés par cette collection ; s'y côtoient des illustrations éclairantes de modes de fonctionnement qui semblent tellement évidents, aller de soi, que leur portée, leur effet, leur impact en deviennent invisibles à nos yeux.

Les regards avisés et critiques posés par les auteurs.es que ce soit relativement à l'emprise, l'engagement, le genre, le complot, la propagande, l'exclusion,... cherchent à déconstruire des schémas que nous avons tendance à véhiculer, bien malgré nous. Ils nous ouvrent à plus de clairvoyance, de lucidité, affûtent nos capacités de perception et d'analyse critique et revigorent notre élan dans l'action.

La collection *Méthodologie*

Les publications de cette collection abordent prioritairement les pratiques professionnelles d'animateurs et de formateurs de l'Education permanente.

En exposant leur approche et en précisant leurs avantages et leurs limites, les auteurs.es nous livrent là soit leur propre recherche exploratoire et créative et l'outil qui en jaillit, soit la synthèse de méthodes héritées dont ils usent, soit la découverte ou la redécouverte de principes et méthodes d'action innovantes sur lesquelles se fondent les mouvements alternatifs actuels.

Ce panel élargit notre connaissance et notre compréhension critique des pratiques ; il nous incite et nous convie à aller de l'avant !

Intentions de ce livret

Interroger le rapport à soi, à l'Autre et aux autres, compte tenu de toute la diversité identitaire et culturelle, vers la promotion d'une égalité de chances et de traitement.

Publics visés

Travailleurs sociaux, enseignants, éducateurs, professionnels du domaine social et toute personne intéressée par les dynamiques qui sous-tendent l'identité et la culture.

Table des matières

Introduction	11
1. Identité	15
2. Catégorisation	21
3. Culture, multiculturel, inter- et intra-culturel, pluriculturel	25
4. Processus d'unification autour de l'identité	33
5. Diversité culturelle	41
Conclusion	45
Notes	50
Bibliographie	53



© Elsa Vetro

Introduction

Sur le fil

« Être née quelque part », je ne m'en souviens pas, peu importe le lieu. Dans les années 1980, sur la photo de classe des maternelles de l'école de mon quartier, apparaît notre groupe de filles et de garçons souriant avec l'institutrice dans une ambiance sereine. Tout semble être un environnement propice à notre épanouissement. Un élément me distingue des autres enfants de la classe : ma couleur de peau. Déjà, inconsciemment, je me mets en quête de mon identité.

Je me souviens que l'année 1992 change le cours de ma vie par un voyage entrepris dans mon pays d'origine. En Bolivie, je découvre une autre facette du monde, totalement différente de celle dans laquelle je suis immergée en Belgique. À mon retour, je prends pleinement conscience que je proviens d'un autre lieu. Une autre perspective de l'espace-temps se dessine sous mes pieds. Je vis « ici » mais je peux vivre « là-bas ».

Jeune adulte, je me demande quelle est ma place et quelle est la posture que je dois adopter. Qui suis-je ? J'improvise la pratique d'un art, celui du funambule qui avance sur le fil tout en cherchant un équilibre intérieur. Un exercice tout simplement impressionnant ! Chargée d'émotions, je pars cette fois seule explorer la Bolivie en 1998. J'apprends les bases de la langue nationale, le *castillan*, et les rudiments de celle de mon origine ethnique, le *quechua*.

De retour en Belgique, je remarque que les discussions s'agitent autour de l'interculturel, du multiculturel, de l'intégration et de l'égalité. À nouveau, cette sensation de perte d'équilibre m'envahit. Je m'interroge sur ce que je représente pour les autres. Suis-je en train de « justifier » mon existence en retraçant mon histoire identitaire ? Touchée et captivée à la fois, je veux prendre part aux débats.

À Louvain-La-Neuve, je rencontre des étudiants membres d'un groupe de danses afro-latines : « *Taripay* »¹. Aucun prérequis n'est nécessaire pour les rejoindre, il s'agit avant tout de partage. Quelques mois plus tard, je danse à leur côté dans différents

lieux de représentations en Belgique. Je comprends que la danse et la musique sont des modes culturels ayant traversé les années et les siècles, deux langages ayant parcouru les continents: un patrimoine oral et intangible de l'humanité transmis de génération en génération². J'entends dans cette musique traditionnelle des sonorités de l'Afrique mêlées à celles de l'Amérique du Sud; un espace de rencontres, d'échanges et d'interactions culturelles. Sur les mélodies instrumentales et les rythmes endiablés, ce ballet est pour nous un moment d'apprentissage, d'expression corporelle, de coordination et de synchronisation des mouvements. Mon visage m'apparaît alors comme le fruit d'un long métissage.

Tout en équilibre, le regard vers l'horizon, symbole de mon idéal de vie, je le poursuis animé par mes désirs et mes rêves. En 2000, je trépigne d'impatience de poursuivre l'exploration entreprise plus tôt et je repars vers la cordillère des Andes avec le projet de m'y installer quelques mois. J'y découvre cette fois les traditions et les célébrations locales de mon village natal. Je retrouve mes racines, je fais connaissance avec mon histoire familiale. Ces retrouvailles me poussent à croire que le tour de ma question identitaire est bouclé. Mais les apparences sont trompeuses car il existe encore une part de moi enfouie, mise en veille, attendant patiemment son réveil.

Le fait de m'être retrouvée seule, face à moi-même, a forgé mon idéal de vie – notamment celui de travailler dans le domaine du social – et contribué au cheminement de mon éducation, à la confrontation et remise en question de mes valeurs et de mes idéaux. À mon retour, j'intègre un nouveau groupe de danses boliviennes à un niveau européen: «*Rijchari*»³. Cette activité me permet de poursuivre mon initiation et de me faire reconnaître désormais en tant que bolivienne cultivant et valorisant mes origines.

De nouveau, je me questionne. Ma quête est-elle une forme d'intégration ou de communautarisme ?

*Le principal instrument de l'art du funambule est le fil de nylon
« dont la transparence n'a d'égaux que la solidité et la force. »
(Versaen, 2004)*

L'année de mes vingt-deux ans, je marque un temps d'arrêt et j'essaie de comprendre mon parcours. La découverte de mes racines, de ma culture d'origine et les différents voyages entrepris

ont contribué au développement de mon identité. Les formations en travail social poursuivies avec une orientation vers le culturel et le communautaire, m'ont plongée dans divers groupes de travail composés d'étudiantes et d'étudiants de toutes origines et milieux sociaux confondus. Ces expériences inédites ont marqué notre intérêt commun pour l'identité en tant que vecteur et moteur d'émancipation. C'est la première fois que je suis immergée dans un environnement multiculturel. Nous avons remarqué ensemble que nos travaux de groupes nous permettaient d'acquérir une certaine expertise en matière d'interculturalité (Barbe, 2015) puisque nous la vivions au quotidien. Nous avons appris à développer des « trucs et astuces » pour communiquer, étudier, discuter, partager, vivre ensemble. Toutes et tous différents mais au fond les mêmes, étudiantes et étudiants.

Ainsi, avec le bagage de formation professionnelle en sciences sociales, j'ai cherché à comprendre les notions d'identité, de catégorisation, de race, de discrimination, de culture, de diversité... C'est le fruit de cette recherche que je partage dans ce livret. Tel l'art du funambule, mon regard reste tourné vers un horizon chargé de conviction. Je pense que ma quête identitaire est une trajectoire qui mène à une réflexion infiniment intime entreprise jusqu'à la mort.

L'intention de ce livret est un regard croisé, un panorama composé d'une diversité d'auteurs autour de l'édification de l'identité. Je souhaite développer une approche du concept en tant que processus d'émancipation individuelle, groupale et collective. L'identité est porteuse de cultures. Dans cette réflexion, plutôt que de les envisager côte à côte, j'associe ces deux concepts. L'étude de la dynamique entre les deux débouche sur l'idée de mise en perspective d'une société animée par un pluriculturalisme au-delà d'un modèle multiculturaliste.

« L'utopie est à l'horizon. Je fais deux pas en avant, elle s'éloigne de deux pas. Je fais dix pas de plus, elle s'éloigne de dix pas. Aussi loin que je puisse marcher, je ne l'atteindrai jamais. À quoi sert l'utopie ? À cela : elle sert à avancer. »

(Eduardo Galeano)



© Elsa Vetro

1. Identité

Évoquer l'«identité», c'est parler, selon moi, d'une notion relativement récente dans le champ des sciences sociales car elle est déjà présente chez Max Weber, dans l'ouvrage phare *Économie et société* (1922/1971) et dans les travaux de l'École de Chicago. Dans les années cinquante, les préoccupations du monde moderne portent un intérêt particulier envers l'identité (Amaranitis *et al.*, 2010). Les États-Unis sont marqués, dans les années soixante, par une « crise d'identité »⁴ : l'affirmation de la minorité afro-américaine. Les changements culturels engendrés par des modifications profondes de la société font de l'« identité » un concept d'actualité. Cette période entraîne une remise en question des relations entre l'individu et la société. Dès lors, l'« identité » devient un concept clé pour comprendre la situation interculturelle.

En effet, la mondialisation de l'économie s'articule par la mise en place d'un modèle unique visant prioritairement la rationalité et l'efficacité ; puis la révolution des nouvelles technologies et des nouveaux moyens de communication produit de profondes mutations toujours en cours. Pour Touraine (2004), la mondialisation se traduit par un capitalisme extrême nommé la « globalisation ». Ce concept signale qu'il n'y a plus de mode de régulation sociale et politique. Dans cette économie mondialisée, il n'existe plus « d'autorité capable d'imposer des limitations à l'activité économique. » (*Ibid.*, p. 39) L'ancien modèle de société disparaît, il n'y a plus « l'interdépendance dans le même ensemble territorial des secteurs les plus divers de l'activité collective. » (*Ibid.*) En d'autres termes, nous assistons à la naissance d'une société globale fondée sur le marché, transformant les rapports entre individus, entreprises, institutions et nations.

Les transformations urbaines, par l'exode rural, donnent naissance aux grandes villes où le lien social – lien individuel, lien communautaire, lien sociétal – est fragilisé. La paupérisation de masse, l'arrivée de nouveaux pauvres – ceux qui travaillent mais ne peuvent subvenir à leurs besoins –, le changement de conception du travail, l'insécurité de l'emploi, le passage à l'automatisation et à la production de masse, le chômage, les revendications régionales, l'immigration, mais aussi les nouvelles structures familiales, l'augmentation de l'espérance

de vie, les modifications dans les rôles genrés caractérisent ces transformations sociales intenses. L'individu se trouve seul face à une multitude de possibilités de comportements et de règles de conduite moins déterminées socialement qu'auparavant. Un des changements les plus importants opéré durant la période des « trente glorieuses » est l'émergence de la valeur « individu ». La société met en œuvre des politiques sociales donnant à l'individu accès à la propriété. Mais le revers de la médaille est qu'il devient responsable par défaut de sa situation précaire. Castel (cité par De Robertis, 2018) parle des individus par excès, des inclus qui assument ces transformations, qui s'en sortent et ceux qui n'assument pas, des désaffiliés qui ne savent pas changer. La société occidentale passe d'une société communautaire à une société où l'individu prend une place centrale. Chaque continent ne serait-il pas en train de procéder à sa re-création culturelle particulière pour faire le contrepoids à la création culturelle qui englobe ? (Touraine cité par Vaillancourt, 1991)

Définition

La philosophie, la psychologie, la sociologie, l'histoire, l'anthropologie et l'ethnologie proposent des points de vue différents au sujet du concept d' « identité », et ce, depuis sa genèse. (Baudry et Juchs, 2007)

L'« identité » peut être définie comme un ensemble articulé de traits spécifiques à un individu ou à un groupe, associé à un système de représentations et de valeurs. (Amaranitis *et al.*, 2010) Elle opère comme un filtre décodant et donnant accès à la compréhension d'une situation rencontrée. Face à celle-ci, les valeurs et la manière d'observer, de percevoir, de penser et d'agir amènent l'individu ou le groupe à adopter un comportement plutôt qu'un autre. Autrement dit, il s'agit de la constitution d'un répertoire de formes de penser, de sentir et d'agir, mobilisé en temps voulu pour faire face aux situations de la vie quotidienne. (*Ibid.*)

Diverses recherches et actions de l'Institut de Recherches, de Formations et d'Actions sur les Migrations (IRFAM) ou de ses partenaires ont abouti à définir l'identité comme étant composite, constante, dynamique, interactive et dialectique.

- **Composite** : L'individu appartient à plusieurs groupes, sous-groupes et traditions culturelles. Quelques exemples d'aires culturelles : l'appartenance territoriale, la couleur de peau, la religion. D'autres exemples de sous-ensembles culturels : la classe sociale, la profession, le genre, l'origine urbaine ou rurale, les Institutions (l'école ou encore l'église), etc. L'identité est le fruit de la rencontre entre les caractéristiques individuelles (valeurs et comportements) et les milieux auxquels l'individu appartient. (*Ibid.*)

- **Constante** : « Je suis qui je suis, particulier et unique. » L'individu valorise les caractéristiques qui lui semblent les plus évidentes. Mais cette existence n'est pas figée, elle est en recréation permanente. (*Ibid.*)

- **Dynamique** : L'individu adapte ses comportements, ses idées et ses sentiments selon le contexte dans lequel il est. L'identité se forge également en fonction de l'âge, des modifications corporelles, du statut social, du statut professionnel. La constance et la mouvance sont deux caractéristiques interdépendantes de l'identité tout au long de la vie. L'enjeu est d'être capable de continuer à se sentir soi-même à travers les changements continuels. Il s'agit d'un processus d'articulation permanente entre le nouveau et l'ancien, de sorte que le nouveau soit perçu comme ayant une relation acceptable avec ce qui lui préexistait. Ainsi, le sentiment d'identité demeure tant que la personne parvient à donner du sens aux altérations de la continuité de sa trajectoire. (*Ibid.*)

- **Interactive entre l'individu et la société** : Particulièrement au moment de l'adolescence, étape de la vie et « processus par lequel une société, par l'intermédiaire de sous-sociétés, identifie le jeune individu, le reconnaît comme quelqu'un qui avait à devenir ce qu'il est, et l'étant, est accepté. (...) À son tour, la communauté se sent "reconnue" par l'individu qui a le souci de rechercher sa reconnaissance. » (Erikson, 1972, p. 172)

- **Interactive dialectiquement dans la rencontre** : À travers le regard échangé avec l'Autre et l'effet miroir éventuel, l'identité se transforme. Chacun influence l'autre, dans un mouvement perpétuel de va-et-vient. Verbalement et non verbalement, des signaux sont envoyés pour se

montrer (par exemple, dans le choix des vêtements, de la coiffure, des attitudes). Ce sont également des façons de s'affirmer devant les autres. Le contexte de l'interaction est à prendre en compte car il influence la relation entre je et l'Autre, parfois entre le membre d'une communauté et celui d'une autre. (Amaranitis *et al.*, 2010)

La définition donnée par Vinsonneau (1997) ajoute que l'« identité » se crée par la médiation de processus dialectiques (faits de l'intégration de contraires) où les similitudes s'articulent avec les différences, pour relier le passé, le présent et l'avenir. Ce que chacun est tel qu'il est (« identité de fait »), ce qu'il voudrait être (« identité revendiquée ») et ce qu'il est tenu d'être (« identité assignée ou prescrite »). Un tel ensemble est puissamment ancré dans une réalité concrète. Comme elle répond notamment à la dynamique des conflits sociaux, l'« identité des individus » est parfois analysée en termes d'« identité-appartenances ».

Chrysochoou (2003) propose une approche de l'« identité » qui combine les théories des « représentations sociales » et de l'« identité sociale » dans une perspective interactionniste. L'« identité » représente pour elle la connaissance particulière de Soi et du monde social depuis le point de vue de celui qui observe, participe, parle, agit. Mais elle représente aussi les affirmations qu'il est permis à l'individu de faire sur sa relation avec ce monde « je suis... », « je pense que... ». L'« identité » constitue le résultat des négociations effectuées par l'individu pour être reconnu. Selon elle, les issues possibles sont l'acceptation, le refus, le déni, le racisme et la xénophobie.

Fonctions

Les deux fonctions principales de l'« identité » sont la « valorisation de soi » (fonction ontologique) et l'« adaptation » (fonction pragmatique). Pour son intégration psychosociale, il est souvent nécessaire à l'individu ou au groupe de donner une image positive de lui-même en donnant du sens et en communiquant la signification de ses comportements et valeurs, en les valorisant. Il développera également la capacité de s'adapter aux divers contextes apparus au cours de sa vie, pour que la modification de son « identité » lui permette de s'y intégrer : chemin faisant, il

redéfinit les traits de son « identité » pour en assurer sa continuité. (Amaranitis *et al.*, 2010).

« La stratégie identitaire », c'est la capacité de l'individu et du groupe à s'approprier son « identité », à la manipuler, à la métamorphoser sans perdre le sentiment d'être lui-même tout au long de ces changements. Elle veille à réduire au maximum l'écart entre les fonctions ontologiques et pragmatiques. (*Ibid.*)

« L'identité n'est pas une pièce de musée exposée sagement derrière une vitrine mais la synthèse toujours étonnante de nos constructions de chaque jour. »

(Eduardo Galeano)⁵



© Elsa Vetro

2. Catégorisation

Comme vu précédemment, « l'identité » est le processus adopté par un individu en interdépendance avec son environnement et ses interactions sociales.

Le milieu dans lequel je vis participe à l'expression de mon identité. J'apprends l'histoire des origines des habitants des continents africain, asiatique et européen. Et je prends connaissance de celle de l'Amérique : un continent « découvert » bien plus tard, fin du quinzième siècle par les européens. À cette époque, cette découverte intrigue l'Europe ; la question de l'origine, de l'humanité des peuples qui habitent ce « nouveau monde » est un sujet controversé. Les incertitudes aboutissent à des interrogations. Ces habitants, possèdent-ils une âme ? Peut-on les convertir ? Selon une des croyances majoritaires, la chrétienne, ils sont considérés alors comme « la dixième tribu perdue d'Israël. » (Simon, 2018) Plus tard, les historiens répondront qu'il s'agit d'une migration humaine remontant à l'époque du Paléolithique, d'habitants d'Amérique du Sud venant de l'Asie.

Ayant une peau de couleur mate, je découvre qu'au dix-neuvième siècle, la théorie biologique des races humaines va marquer les esprits européens et se propager sous caution scientifique. Selon cette théorie (*Razza humana*, 2018), chaque « race humaine » aurait une mission différente, celle des « blancs » européens serait d'« apporter la civilisation » aux « autres races » (« jaune », « rouge », « noire ») considérées comme subalternes. Une théorie similaire est développée par des japonais, qui se voient eux aussi comme blancs et supérieurs (*ibid.*). Or, il n'existe pas de blanc et de noir, les gradients et les variations de couleurs sont puissants, ce n'est pas aussi dichotomique que cela. (Tatilon, 2017)

Présentant une physionomie à connotation exotique, je comprends que le fait de classer l'espèce humaine selon les pratiques culturelles ou anatomiques relève également d'une dimension idéologique voire imaginaire. L'anthropologie structuraliste procède à une classification estimée « simple » des comportements culturels. Cette démarche trop encyclopédique est critiquée (Wagener, 2010), elle est une vision quelque peu binaire. L'empire colonial répand un racisme vecteur de

l'impérialisme, ou peut-être le contraire : l'impérialisme va être un vecteur de racisme. (Simon, 2018)⁶

« Pendant près de cinq siècles, l'industrie de l'exhibition humaine fascine plus de 1 milliard 400 millions de visiteurs et montre en spectacle entre 30 et 35 milles figurants dans le monde entier.⁷» En 1905, l'exposition universelle a lieu à Liège. Au cours de cet événement, les nations européennes vont mettre en scène leurs colonies et exhiber les natifs qu'elles dénomment « les sauvages ». Ces mises en scène tracent une frontière et dessinent une hiérarchie entre prétendus « civilisés » et « sauvages ».

À partir de 1920, l'idéologie politique du parti national-socialiste allemand, le nazisme, va cristalliser la théorie selon laquelle il existerait une hiérarchie raciale, une « race supérieure », idolâtrée (la leur, la « race aryenne ») et d'autres inférieures, haïes (« races juive, slave, tzigane »). Après 1945, la notion de « race » se verra disqualifiée scientifiquement en Europe.

Que pouvons-nous observer depuis la suppression du mot « race » du 1^{er} article de la Constitution française, le 12 juillet 2018 ? Est-ce parce que le terme est retiré qu'il l'est dans les pratiques langagières ? Amandine Gay, réalisatrice du documentaire *Ouvrir la voix* pense qu'il s'agit d'une façon d'échapper au débat, de l'éviter en le contournant. Il s'agirait, pour elle, d'une forme d'hypocrisie. Elle prend l'exemple de l'utilisation du mot « *black* » pour nommer la personne noire. Ce terme fait référence aux années hip-hop et aux origines afro-américaines. Pourtant, nous n'utilisons pas le mot « *white* » pour nommer la personne blanche. Alors comment justifier l'usage courant du terme anglais « *black* » et non en français « noir » ? Serait-ce pour cacher un mal-être ? Un enjeu qui doit rester dépolitisé ?

Le globe-trotteur, le voyageur d'Europe, dans le processus de catégorisation, construit la race sans jugement à partir de la différenciation physique (morphologie) et culturelle. Mais s'il procède à une hiérarchisation comme l'admission de degrés de développement entre les peuples, sa démarche relève du racisme. Gay incite à apprendre à décoloniser notre imaginaire pour une ouverture d'esprit, un échange de points de vue. En d'autres termes, ce serait le racisme qui serait à l'origine de la notion de « race ». Aujourd'hui, nous assistons selon elle à une mutation du racisme, plus diffus, invisible et vicieux. Celui-ci donne accès, dans les interactions, au privilège ou au désavantage de manière cachée. La discrimination se joue dans les traitements réservés

lors de prises de décision où il existe un réel enjeu de pouvoir. Nous pouvons voir dans son documentaire que si l'on procède par comparaison sur base d'un critère illégitime, comme l'origine du nom de famille, la couleur de peau ou le sexe, on peut être puni par la loi du 10/05/2007. Or, le filtrage à l'embauche et le contrôle de police par exemple, sont basés sur le profilage racial.

Des stratégies antidiscriminatoires sont créées pour contrecarrer ces délits. La discrimination positive est le fait de «favoriser certains groupes de personnes victimes de discriminations systématiques» (Simon, 2018) de façon temporaire, en vue de rétablir l'égalité des chances. Autrement dit, ce sont des mesures qui visent à faire en sorte «qu'à compétences égales» les personnes qui sont d'ordinaire discriminées aient leur chance (par exemple, d'avoir un emploi). Il s'agit donc de mettre en place des «mesures correctrices d'inégalité».

Malgré tout, le processus de catégorisation est inévitable car il permet de structurer l'environnement social et de donner une «identité sociale» aux individus. Il procède soit de manière inductive, en assignant une personne à une catégorie à partir de certaines caractéristiques observées, soit de manière déductive, sur base de l'appartenance de la personne à une catégorie et en lui attribuant des caractéristiques de cette catégorie sous la forme de stéréotypes.

Dans le processus de «catégorisation sociale», il y aura un critère basé sur la «race». Le but des mesures correctrices est de nous empêcher de l'utiliser en élaborant, par exemple, des critères de compétences opérationnels pour les entretiens d'embauche, en identifiant les «biais de sélection» pour éviter son opérationnalisation. L'enjeu est qu'il y ait le moins de désavantages possibles vers un horizon d'égalité des chances non basé sur les origines. (*Ibid.*)

En 2000, le monde de la recherche académique salue le produit de la réflexion de cinquante-cinq chercheuses, à savoir, leur prise en compte des intersections entre race, classe et genre, et désigne «l'intersectionnalité»⁸ comme la «meilleure pratique féministe» en cours. (Bilge, 2009) Celle-ci renvoie à une théorie transdisciplinaire visant à appréhender la complexité des «identités» et des inégalités sociales par une approche intégrée. Elle refuse de l'appréhender selon un cloisonnement ou une hiérarchisation des catégories sexe/genre, classe, race, ethnicité, âge, handicap et orientation sexuelle.

« Dans notre vie quotidienne, nous sommes en permanence submergés d'informations. Pour faire face à ce flux, et comprendre notre entourage, nous rangeons par catégories, les gens, les choses que nous voyons au lieu de les traiter comme uniques. Cette classification nous donne accès à un monde plus simple, plus prévisible et plus contrôlable. »

(Stéphanie Baggio, 2011)

3. Culture, multiculturel, inter- et intra-culturel, pluriculturel

La « construction de l'identité » se fait à partir d'un héritage culturel. Il lui donne corps en déterminant ses traits, ses fonctions et ses comportements individuels et collectifs. L'« identité culturelle » se construit à travers les relations inter-groupales. Elle donne lieu à une distinction culturelle qui permet à ses membres de se définir et de se représenter par rapport aux autres sociétés. Dès lors, cet héritage se rattache directement et définitivement à l'individu porteur d'identité. Il s'agit de la « naturalisation » de l'identité. (Vinsonneau, 2002)

À l'heure où l'« interculturalité » et la « diversité culturelle » font partie des objectifs politiques mondiaux⁹, il est important de revoir une définition de la « culture » sujette à de nombreuses tendances et déclinaisons.

Culture

À partir du dix-huitième siècle, la « culture » peut se définir tant au sens propre (action de cultiver, agriculture) qu'au sens figuré (culture des arts, culture des sciences). Il s'agit pour ce dernier, de la formation de l'esprit (toujours au singulier) : une vision universaliste des « Lumières » en France qui fait réagir l'Allemagne, opposant « *Kultur* » à « civilisation » : la « *Kultur* » étant associée à un peuple particulier et à des valeurs morales, la « civilisation » étant une conception universelle, progressive et sociétale.

Au dix-neuvième siècle, une première définition scientifique est présentée par Tylor (cité par Licata, 2016) : « Ce tout complexe qui inclut savoir, croyance, art, morale, lois, coutumes et toutes autres capacités et habitudes acquises par l'Homme en tant que membre d'une société ». Le débat s'ouvre par l'énumération des domaines de la « culture » : la distinction entre ce qui relève de

l'acquis (culture) ou de l'inné (nature), et par ce qui concerne l'Homme en tant que membre d'une communauté.

La culture, que nous avons tendance à réduire à une origine ou à une appartenance social, est une composante importante de l'« identité ». (Vinsonneau, 2002) Elle porte en elle une dynamique offrant une quantité infinie de ressources symboliques et sociales. Elle permet à l'individu de se repérer socialement et de donner du sens aux relations qu'il entretient avec son environnement social car elle est un héritage, une transmission et est en mouvance, en contact avec les autres cultures (Houtart, 2000). Camilleri (1989) propose une définition psychosociologique du concept de culture qui la voit comme « l'ensemble plus ou moins lié des significations acquises les plus persistantes et les plus partagées que les membres d'un groupe, de par leur affiliation à ce groupe, sont amenés à distribuer de façon prévalente sur les *stimuli* provenant de leur environnement et d'eux-mêmes, induisant vis-à-vis de ces stimuli des attitudes, représentations et comportements communs majoritairement valorisés, dont ils tendent à assurer la reproduction par des voies non génétiques. » (*Ibid.*, p. 27) Cette définition ajoute l'idée d'un ensemble partagé de normes, de conventions ou d'opérations sociétales, de façons de signifier le monde : une dimension cognitive à la culture.

Différentes approches éclairent encore ce concept. (Licata, 2016)

- L'approche *évolutionniste* ne reconnaît qu'une seule « culture » parvenue à des degrés divers selon les groupes humains (Edward B. Tylor), y voyant le passage et la progression de la sauvagerie à la soumission, et enfin, à la liberté. (Gustav Klemm)
- L'approche *diffusionniste* (Franz Boas) entrevoit la possibilité de reconstruire l'histoire de l'humanité en étudiant la migration des éléments culturels et en refusant une différenciation « naturelle » des êtres humains ; autrement dit, cette approche met en avant les différences « culturelles » et non « raciales » en dotant la culture d'un aspect particulariste (relativisme culturel). Plusieurs interrogations émergent alors : par quels moyens les individus s'approprient-ils la culture ? Pouvons-nous parler d'« hérédité sociale » ? (Ralph Linton) La culture n'est-elle pas statique ? Chaque culture donne-t-elle lieu à

une « personnalité de base » transmise de génération en génération ?

- Pour l'approche *fonctionnaliste* (Bronislaw Malinowski), les cultures sont des réponses apportées aux problèmes rencontrés par l'individu, lui permettant de les affronter lorsqu'ils se posent à lui.
- Enfin, l'approche *structuraliste* (Claude Lévi-Strauss) évoque les faits socioculturels comme organisés en système où l'élément ne prend sens que dans sa relation aux autres éléments du système. « Un système, régi par une cohésion interne ; et cette cohésion, inaccessible à l'observation d'un système isolé, se révèle dans l'étude des transformations, grâce auxquelles on retrouve des propriétés similaires dans des systèmes en apparence différents. » (*op cit.*, 1958, p. 28)¹⁰

Pour Kay (cité par Wagener, 2010), la notion de culture est aujourd'hui à réinventer. Elle n'est pas aisément définissable ; même si les outils hérités des sciences du langage peuvent offrir un éclairage scientifique captivant, il n'en reste pas moins que ces déclinaisons sont infiniment complexes et que cette notion ne dispose pas d'une clarté comportementale explicite et conscientisée.

Multiculturel

Anderson présente le « multiculturalisme » comme la « coexistence de différentes cultures à l'intérieur d'une même société ». (cité par Lemaire, 2012, p. 210) Il s'agit là de la notion de multitude dont le regroupement des éléments se réalise par strates nécessitant une catégorisation différentielle. Le Conseil de l'Europe définit ainsi les sociétés européennes comme « multiculturelles ». (Proposition de décision-cadre, 28/11/2001)

Ce concept couvre néanmoins de nombreuses définitions selon les pays, les époques et les disciplines en sciences sociales. Les premières expérimentations au Canada, en Australie¹¹ et en Suède¹² apportent des réponses sociales, politiques et philosophiques. Désormais, la sociologie et l'anthropologie s'associent dans l'étude de pratiques sociales des sociétés « multiculturelles », la science politique se penche sur les

comportements politiques liés à la prise en compte publique de la diversité et la philosophie se tourne vers l'étude d'un modèle cohérent dans une société multiculturelle.

Au Luxembourg, Kollwelter (2008) observe que la multiculturalité se voit dans la rue, au travail, dans les loisirs, à l'école, etc. Le mariage mixte existe, le brassage scolaire¹³ est réalisé. Les différents groupes vivent paisiblement les uns à côté des autres. Le fait de vivre sous une économie florissante rendrait apparemment superflu une démarche volontariste de type « interculturel ».

Nous vivons, en Belgique, dans un pays reconnu stable économiquement, politiquement et socialement. Nous n'avons à priori pas besoin d'aller à la rencontre de l'autre, de le connaître. Bien que le multiculturalisme soit présent dans les pratiques sociales de la vie quotidienne (attire pour des musiques, des saveurs culinaires, des modes vestimentaires dits « du monde »), Kollwelter affirme qu'il n'y a pas de réelles réflexions entamées par nos politiques sur la place des minorités ou sur l'évolution de la diversité des « cultures », pas non plus de remise en question de la domination des uns sur les autres, de la segmentation et des inégalités sociales. Cet exemple illustre la forme de séparation et de hiérarchie entre les cultures du multiculturalisme.

Le modèle multiculturel volontariste (revendiqué par les États-Unis et le Canada) présente quant à lui une politique volontariste de l'État qui a pour rôle de préserver ce qui est perçu comme attributs et spécificités des différentes cultures vivant dans un même espace. C'est une vision anglo-saxonne de la société. (Taylor cité par Lemaire, 2012) Ainsi, le multiculturalisme n'est pas restreint à un concept descriptif, il ne s'agit pas de la simple description de la cohabitation d'une pluralité de cultures dans un espace démocratique. (Koubi, 2005)

Interculturel, transculturel et intraculturel

Le terme « interculturel » est apparu aux États-Unis dans les années septante, puis dix ans plus tard en Europe avec le développement de la « pédagogie interculturelle » comme réponse progressiste aux problèmes sociaux et éducatifs.

L'interculturel est volontaire, il relève d'une action préparée et organisée. (Kollwelter, 2008) Il s'agit d'une démarche mettant en jeu les composantes « multiculturelles » d'une situation. Demorgon et Lipiansky (cités par Lemaire, 2012) mettent en garde contre une vision de l'interculturel qui croit « naïvement » qu'il suffit de faciliter les contacts entre cultures dont les caractéristiques sont considérées comme stables. L'approche volontariste évoquée ici entraîne, dans les années quatre-vingts, l'émergence d'une « pédagogie du couscous » folklorisant « les cultures » en voulant leur rendre hommage. Pour ces auteurs, l'interculturel est un fait qui se vit au quotidien (« interculturel factuel ») dans les activités humaines où la culture joue un rôle d'adaptation (« ouverture », « fermeture » et « recherche de stabilité »). (Kollwelter, 2008) Dès lors, il est sous-tendu par « l'acculturation », l'altération nécessaire et réciproque des spécificités culturelles des individus ou groupes d'individus en situation de contacts, sous la forme de deux types : une « acculturation imposée » et une « acculturation spontanée ». (Wachtel, 1974)

L'interculturel apporte ainsi trois perspectives nouvelles au terme « culture ». (Abdallah-Preteceille, 1986, pp. 25-32)

- La première perspective est **subjectiviste** et se situe dans la relation entre deux individus. Démarche intériorisée, pas nécessairement consciente, la culture s'approprie de façon unique et subjective selon l'âge, le sexe, les appartenances sociales et la trajectoire personnelle.
- La deuxième, **interactionniste**, reconnaît la présence de deux acteurs mais en dehors de toutes autres caractéristiques individuelles (étranger, migrant). Selon Abdallah-Preteceille, « méthodologiquement, l'accent doit être mis beaucoup plus sur le rapport que le "je" (individuel ou collectif) entretient avec autrui que sur autrui proprement dit. C'est ce processus de relation en miroir qui fonde le discours interculturel. » (*Ibid.*, p. 31) Cette perspective se distingue de « l'approche culturelle » dite « classique ». Il ne s'agit pas d'entrer simplement dans une démarche de « connaissance de la culture de l'autre » mais de garder à l'esprit que chacun d'entre nous est doté d'une culture propre.
- La troisième est **situationnelle**, c'est-à-dire qu'en plus de désigner les différences de normes et de valeurs,

elle précise que l'interaction entre des personnes d'enracinement culturel différent implique également des différences de statuts. Celles-ci s'expliquent par leur inscription historique, économique et politique, ce qui complexifie considérablement l'interaction. Selon Cohen-Emerique (2017), ces paramètres font qu'il y aura « toujours » une culture jugée supérieure face à une autre jugée inférieure ; un pays « développé » face à un pays « sous-développé », un « ex colonisé » confronté à un « ex colonisateur », un groupe « majoritaire » contre un « minoritaire », un « blanc » et un « noir », etc. Sans oublier le contentieux passé et accumulé au cours de l'histoire qui interfère nécessairement dans la relation même si les acteurs en présence n'ont pas vécu, eux-mêmes, ce passé. Il est source de représentations négatives, de préjugés et de stéréotypes, de réactions de rejet, voire de racisme.

L'interculturel peut ainsi être défini comme « l'interaction de deux identités qui se donnent mutuellement un sens dans un contexte à définir chaque fois. C'est un processus ontologique d'attribution de sens et un processus dynamique de confrontation identitaire qui peut, si on n'y prend garde, évoluer vers un affrontement identitaire, une "dynamite" identitaire. »¹⁴ (*Ibid.*, p. 27) L'interculturel vise à faire des différences, un enrichissement mutuel plutôt que des obstacles à éviter, en analysant le fonctionnement des interactions culturelles. Tandis que l'interculturalité étudie les relations entre individus de « cultures différentes », « l'intra-culturalité » analyse le rapport entre individus de « même culture » (*ibid.*).

Ma (citée par Wagener, 2010) interroge ces définitions sous un angle philosophique. Sa critique questionne le fait qu'elles viennent du domaine de la communication usant d'une terminologie qu'elle estime réductrice car assimilant l'échange culturel ou linguistique à la formulation et la réception d'un code ou d'un ensemble de signes codifiés. Or, tout comportement, qu'il soit ou non culturel, est une émergence, une réponse à un environnement donné.

La « démarche interculturelle » (Cohen-Emerique, 2017) suppose de se décentrer en adoptant un regard extérieur sur soi et son groupe. Il s'agit d'admettre l'existence d'autres perspectives que la sienne, d'objectiver son propre système de références, et de

s'en distancier. La démarche consiste aussi à se mettre à la place des autres en développant des capacités empathiques. Il s'agit du dépassement d'une vision parcellaire ne recourant pas à l'énumération de « caractéristiques culturelles », au classement et à la généralisation ; elle est au contraire, empreinte d'une vision complexe, holistique. Cette approche demande de coopérer en dépassant les préjugés, en essayant de comprendre l'Autre, sa manière de percevoir la réalité et la façon dont il « me » perçoit.

Contrairement au multiculturalisme, l'interculturalité a comme visée de permettre un réajustement des rapports de force, une mise en question des mécanismes de consultation vers une réelle participation, « un véritable coup de jeune de la démocratie. » (Kollwelter, 2008, p. 54)

Wagener (2010) recommande que les sciences humaines se détachent des sciences naturelles et formelles en étudiant les interactions et les comportements humains. Il s'agit avant tout d'observer le vivant en action dans sa singularité et la variété des communications interindividuelles.

Pluriculturel

Le « pluriculturel » constitue l'étape transitoire de la « démarche interculturelle ». Le passage par des transformations profondes donne naissance à une société ouverte et solidaire différente de la « société multiculturelle ». Koubi (2005) présente la pluralité comme le fondement de la diversité : une entité englobante comportant plusieurs éléments distincts mais rassemblés dans un ensemble unique et unitaire. Son processus ne fait pas appel à des formes de classification, évite le rapprochement par similarités, par contiguïté, ou par juxtaposition de ses éléments différents. Il s'agit d'une interaction entre tous ces éléments sous la forme d'une « fusion » intégrative excluant toute forme d'uniformisation ou de formatage. Le « pluriculturel » associe la pluralité à la collectivité via les représentations de la nation, du peuple et du corps social élaborées à partir d'une conscience de l'intérêt commun par-delà les différences individuelles et collectives. Dans l'espace social et culturel, les interactions sont visibles dans les échanges solidaires et les liens fraternels. (Koubi, 2003)

Le « pluriculturalisme » n'est pas l'institutionnalisation de la classification de traits distinctifs soutenu par les travaux relatifs à la différenciation minoritaire ou communautaire, linguistique, religieuse, ethnique ou nationalitaire. (Koubi, 2005) Il se penche sur la compréhension des relations interculturelles et intraculturelles sur base du respect des différences en dehors de toute forme de juxtaposition des cultures. L'« approche pluriculturelle » renforcerait la garantie des droits de l'homme car les droits dont les individus sont titulaires forment un tout indivisible (droits civils et politiques, droits économiques et sociaux et droits culturels).

« Schématiquement, dans une société multiculturelle, lorsque les discours juridiques évoquent une notion de "groupe culturel", ce groupe est entendu comme constituant une totalité en lui-même (communauté culturelle dont les attributs peuvent être variés, allant de l'attachement à un courant religieux à la considération de modes de vie traditionnels) tandis que dans une nation pluriculturelle, il est interprété comme une unité "intégrée" dans un ensemble social global ou déterminé à l'échelle des systèmes juridiques considérés (communauté politique). Les fondements et les concepts sous-jacents à la gestion de la diversité culturelle diffèrent ensuite : le multiculturalisme s'attache aux logiques de la (non) discrimination et le pluriculturalisme demeure ajusté au principe d'égalité. » (Koubi, 2003, pp. 117-144)

« Marcher depuis le passé vers le présent et le futur vers le chemin de la richesse. »

(Esther Balboa Bustamante)¹⁵

4. Processus d'unification autour de l'identité

La question de l'«identité» renvoie à l'étude des processus à l'origine de la constitution du groupe. Il serait en revanche assez réducteur d'analyser l'identité à partir de l'appartenance territoriale. En réalité, c'est un mécanisme bien plus complexe. (Vinsonneau, 2002) Pour Castells (1999) toutes les «identités» sont une construction. Il insiste afin de ne pas confondre l'identité, avec le «rôle» que les institutions sociales confient aux acteurs qui la constituent («mère», «enseignant», «demandeur d'emploi», «directrice», «délinquant», «policier», «travailleur social»...). Les identités donnent le sens tandis que les rôles donnent les fonctions. L'acteur définit lui-même le sens subjectif de son action, même s'il croit que celui-ci est objectif. Les identités apparaissent à partir du moment où les «acteurs sociaux les intériorisent et construisent leur propre sens autour de cette intériorisation.» (*Ibid.*, p. 17) Ce processus relève d'une démarche personnelle d'individualisation.

Castells et Vinsonneau pensent que le «processus de l'identité» ne se définit pas uniquement à travers les matériaux objectifs donnés par l'histoire, la géographie, la biologie, la mémoire collective, etc., car les individus les transforment à partir de leurs déterminations sociales et de leurs projets culturels afin d'en définir le sens. Mucchielli (2002) signale que «la notion d'identité» varie en fonction de la manière dont nous définissons «notre propre identité», celle des autres et la façon dont nous nous percevons les uns les autres (ou nous les ignorons). Cette notion est en perpétuelle transformation en fonction des cadres de référence de la relation. Selon lui, il est beaucoup plus intéressant de se demander «quel est le fondement de cette identité?» plutôt que «pourquoi?» celle-ci.

Développons à présent des formes de «consolidation de l'identité» que sont l'ethnie, les communautés culturelles et locales, le nationalisme et le populisme.

Ethnie

Selon Vinsonneau (2002), l'«ethnicité» est une réaction à l'inégalité du développement entre les divers groupes sociaux : une stratégie des revendications des ressources, une forme de résistance organisée contre la modernisation. Pour lui, dans les faits, le concept d'«ethnie» est une création des administrateurs coloniaux et des ethnologues. Ils se sont basés sur des critères comme la langue, le territoire, les coutumes, le nom, les descendances communes, la conscience d'une appartenance partagée. Toutefois ce concept n'est pas un objet scientifique ; Vinsonneau et Wieviorka (1993) parlent d'un «fantôme de référence.»

Pour Castells, l'«ethnie» seule ne peut être l'origine de revendications collectives. Tout comme Vinsonneau, il pense que le concept se rattache à des «entités culturelles» plus larges comme la religion ou le nationalisme. C'est par leur intermédiaire, une combinaison des valeurs qui les sous-tendent, que les humains seront à même d'affirmer une autonomie culturelle. Il affirme que l'ethnie n'entraîne pas forcément la création de communautés culturelles. L'ethnie est utilisée dans «la religion», «la nation» ou encore «le patriotisme local». Vinsonneau abonde dans le même sens en prenant l'exemple de la religion, un instrument d'identification collective. Leurs lectures de l'ethnie est qu'elle permet de lier les individus dans le cadre d'un projet d'État-nation ou dans le cadre de lutte contre un groupe social dominant dont les personnes refusent l'emprise.

Le concept «ethnique» seul relève de la «culture» et de l'«appartenance». Et la «race» est une traduction physique, biologique attribuée. L'association des deux concepts a lieu sous la forme de revendication (par exemple, «identité afro-américaine», «juive», «musulmane»).

Si l'«ethnicité» évite les pièges de la violence ou du repli communautaire, elle peut signifier l'effort d'acteurs pour s'affirmer dans «leur identité», tout en s'insérant pleinement dans la vie de la Cité selon Wieviorka.

Communauté culturelle et locale

Le système néolibéral de production de masse a amené à une grande division des tâches au travail et à une fragmentation des collectivités. La stratégie de l'« entre soi », de la constitution de « communautés », apparaît dans ce contexte méritocratique de libre concurrence comme une forme de socialisation réagissant à cette ségrégation structurelle. Les communautés larges comportent des groupes plus restreints, un intermédiaire entre l'individu et la communauté, produit par des liens solides : un « repli sur soi » porteur d'une solidarité génératrice de projets. Epstein et Kirszbaum (2003) évoquent la ségrégation sociale comme étant le produit de l'échec des politiques urbaines menées vers la mixité sociale en France. Le constat est clair. Les situations de diversité résidentielle sont éphémères et l'exception plutôt que la règle. Ainsi, l'uniformité culturelle n'existe pas ; il faut pousser la réflexion au-delà du sens commun car la « culture » d'un groupe possède plusieurs facettes. (Bruschi, 2018) Cela nous renvoie à la notion de l'« intra-culturel ».

Castells (1999) montre que les individus construisent des réseaux avec leurs voisins quel que soit le type de territoire (village, ville, banlieue). À partir du partage d'un lieu, une forme « d'identité commune » se construit, permettant aux individus de lutter contre la dynamique de l'atomisation sociale. À terme, l'élaboration de ce réseau, au départ du partage d'un territoire de vie, aboutit à la création d'un « sentiment d'appartenance », voire même d'une « identité culturelle ».

Il fait l'hypothèse que ce partage se réalisera si et seulement si les individus participent à un processus de mobilisation sociale constitué de trois objectifs :

1. les revendications sur les conditions de vie et la consommation collective en milieu urbain ;
2. l'affirmation de l'« identité culturelle locale » ;
3. la conquête de l'autonomie politique locale et de la participation citoyenne.

Prenant appui sur ses études de terrain, Castells constate que le plus important est que l'existence de ce mouvement produise du sens pour la collectivité dans son ensemble. Il déduit qu'il y a existence d'« identité culturelle locale » lorsque les communautés

sont poussées par l'action commune et soutenues par la mémoire collective. Toutefois, il nuance sa conclusion en affirmant que, souvent, les communautés locales ne sont « que » des réactions défensives, des paravents aux agressions du désordre mondial et d'un changement sociétal aussi rapide qu'incontrôlable.

Les « communautés culturelles religieuses », « nationales » ou « territoriales » ne sont pas arbitraires. Elles contribuent, selon l'auteur, à la « construction d'identités » qui ont du sens pour leurs membres, dans la société en réseaux ; elles présentent trois traits principaux :

- elles sont une réaction et une *résistance* « autonomes » face aux dominations de la société, elles sont des « identités défensives » ;
- elles permettent à leurs membres de *trouver refuge* et de bénéficier d'un lieu de solidarité face à un *monde malveillant* ;
- elles sont constituées culturellement autour de *valeurs partagées*.

Castells estime que le « fondamentalisme religieux », le « nationalisme culturel » et les « solidarités territoriales » sont ainsi des formes de réactions défensives contre une mondialisation qui dissout l'autonomie des institutions, des organisations et des systèmes de communication dans lesquels vivent les individus. Ce sont aussi des réponses contre la mise en réseaux et la flexibilité qui brouillent les frontières de l'appartenance et de la participation, individualisent les rapports sociaux de production et créent une instabilité structurelle du travail, de l'espace et du temps. Ce sont enfin des échos à la « crise de la famille patriarcale » entendue comme la racine de la transformation des fonctionnements relationnels et personnels de la sécurisation, de la socialisation, de la sexualité.

Nationalisme

Le « nationalisme » est apparu au dix-huitième siècle. Il a d'abord été un phénomène émancipateur en faisant de la « nation » le lieu privilégié de l'expression collective, laissant entrevoir la démocratie comme gouvernement du peuple. Selon Zarate (2008), le concept de « culture nationale » n'est pertinent que si

nous acceptons de prendre en compte les ruptures historiques et les apports des minorités à l'intérieur des nations. Wieviorka (1993) a longtemps étudié ce phénomène identitaire. Il constate que durant une crise économique, lorsque des demandes sociales ne sont pas prises en compte, nous pouvons voir les populations se retrancher derrière le « nationalisme », voire le « national-populisme ».

Aujourd'hui, à l'heure de la globalisation, nous assistons à sa réapparition alors que tout avait été mis en place pour construire un État-nation souverain « moderne » par la mondialisation de l'économie, l'internationalisation des institutions politiques, l'universalisme d'une culture largement partagée par l'éducation, l'alphabetisation, l'urbanisation, la modernisation et les médias. (Castells, 1999) Selon Scheff (cité par Castells, *op cit.*) le « nationalisme » ayant un fondement « ethnique » « naît d'un sentiment d'aliénation et de rancœur face à une exclusion injuste, qu'elle soit politique, économique ou sociale. »

Touraine (1997) explique le phénomène de la montée des « mouvements nationalistes radicaux » par le fait que le « nationalisme intégriste » réagit à la séparation croissante de l'économie mondialisée et des « cultures nationales ». Face à l'internationalisation de l'économie, celles-ci se définissent par la tradition (le passé commun) et non plus par un projet (l'avenir commun). « Quand une minorité est exclue socialement et que cette exclusion est renforcée par le racisme, elle est tentée de s'installer sur les seules références positives qui lui restent, l'identité communautaire, religieuse ou ethnique, et même de s'en inventer. » (Wieviorka, *op. cit.*, p. 20)

Lorsqu'un État-nation est constitué, le « nationalisme » émerge soit en sa faveur, soit au nom d'un nouvel État à venir. La « nationalité » repose sur une base culturelle commune antérieure, constituée sur le partage et le développement d'un territoire et d'une langue. La « culture » naît d'un projet et d'un vécu commun, ce pourquoi un peuple veut se battre, que ce soit au sens littéral ou figuré de cette expression. Castells note par ailleurs que certaines régions (comme l'Écosse, la Catalogne ou encore le Québec) ne sont pas devenues un État-nation moderne, mais il y règne une forte « identité culturelle et territoriale » apparentée à un caractère national.

Le «nationalisme contemporain» peut aboutir ou non à la constitution d'un État-nation montrant, selon Castells, que les «nations» y sont indépendantes de «l'État», c'est-à-dire que chacune a sa propre histoire indépendamment de l'État-nation moderne. D'ailleurs, à la fin du vingtième siècle, des «mouvements nationalistes» se sont développés avec des orientations culturelles et des projets politiques divers. La manipulation des masses populaires autour d'«objectifs nationalistes» sert plutôt les intérêts des élites. Ainsi, le «nationalisme contemporain» est plus une force de réaction que d'action, et davantage culturel que politique. Il agit pour la défense d'une «culture» déjà en place plutôt que pour celle d'un État. Cette stratégie collective, si elle constitue une résistance territoriale contre l'économie mondialisée, nécessite une capacité de négociation suffisante au niveau «international». Son enjeu est de pouvoir arrêter ou tempérer la croissance des inégalités et des exclusions afin que les populations ne développent pas le sentiment d'avoir été abandonnées par les politiciens. (Wieviorka, 1993)

Populisme

Pour Wieviorka (1993), le «populisme» est encore un autre type d'unification autour de «l'identité collective». Il manifeste la volonté d'un peuple de s'allier au politique, d'«abolir la distance séparant le "peuple" du pouvoir». Dans ce phénomène-ci, la population se définit comme «une communauté», «un ensemble socialement homogène sous-tendu par une culture, un mode de vie, des traditions, une identité». De plus, le «populisme» se réfère au passé en se basant sur la tradition, la culture, l'identité nationale et il est tourné vers l'avenir car il est porteur de projets, de désir de participation politique et économique. Le peuple, puisqu'il ne veut pas être exclu du pouvoir et du développement collectif, entretient un rapport positif à la modernité. Les décisions doivent venir «par le bas» et de l'intérieur du groupe, et non «du haut», ni des instances extérieures et étrangères. L'auteur parle de «symbiose du peuple et de l'État».

Ainsi, le «populisme» tente d'allier le passé et le présent, l'identité traditionnelle et la modernisation. Cela dit, il n'est pas à l'abri de manipulations à des fins politiques. Deleersnijder (2006) se

demande si nous sommes aujourd'hui face à la construction d'un nouveau visage de l'extrême droite, aux recettes simplificatrices et toujours démagogiques, ou face à une instrumentalisation du désarroi des populations précarisées.



© Mamani Mamani

5. Diversité culturelle

Bouchard (2001) insiste sur le fait que la mondialisation, la société en réseau, cet « impérialisme », ce facteur étranger s'étendant sur toute la planète, entrave la liberté des pays et les empêche continuellement de développer leur propre modèle politique. Parallèlement, les transformations apportées par la modernisation des échanges marchands, le développement des transports, la révolution numérique et l'explosion des moyens de communications n'ont pas abouti à une convergence des cultures. Celles-ci se sont, au contraire, distinguées dans les modes de vie et de consommation.

Selon Warnier, la « culture » est porteuse d'une double dynamique. D'un côté, elle se construit de manière interne, particulière et locale. D'un autre, elle est liée à son niveau d'isolement ainsi qu'aux conflits internes et externes du groupe. La « culture » s'adapte en fonction des réseaux et du type de communautés auquel elle est soumise, « l'humanité est une machine à créer de la différence ». (Warnier, 2004, p. 103) La mondialisation favorise la « diversité culturelle » mais aussi l'exclusion et la marginalisation de « minorités ». De plus, elle ouvre une querelle entre la dynamique de la modernité dans tous les sens du terme et celle de la revendication d'être « soi », aussi bien au niveau des nations, des religions, des cultures, qu'au niveau des individus. Le sentiment d'être démunis face à cet « ultralibéralisme » imposé se manifeste de différentes manières. Certains se conforment aux règles de l'économie, d'autres se résignent, ou en sont exclus. Selon Moreau Defarges (1993) nous ne pouvons pas échapper à la modernité ; il est de notre responsabilité d'apprendre à la maîtriser car si la modernité devait s'arrêter, ce serait au prix d'un enchaînement de catastrophes. Pour lui, les questions pertinentes sont « comment s'approprier cette modernité ? », « comment ne pas être brisé par la mondialisation et préserver une forme d'identité ? », « comment retourner cette contrainte en atout ? ».

Simon (2018) pose la théorie du « contact culturel » comme levier d'action, dans une étude sur les zones populistes de « diversité concentrée ». Son constat est que l'antipathie diminue dans les zones géographiques où il existe une « diversité culturelle »

montrant les résultats des formes d'appropriation locale diverses du territoire.

Hennebelle relativise ce phénomène de résistance à l'homogénéisation par une étude menée et rapportée dans *Le tribalisme planétaire*¹⁶ (1992), ouvrage dans lequel il fait le tour du monde des situations « ethniques » dans cent-soixante pays. Il met en avant le fait que la cohabitation pacifique est en réalité la situation la plus fréquente même s'il existe des conflits d'une extrême violence. Il relève que « les États parfaitement homogènes ne se comptent que sur les doigts des deux mains ; l'hétérogénéité culturelle, religieuse, linguistique, ethnique est en effet partout la règle ». Nous savons qu'il y a six mille langues parlées dans le monde, ce qui fait une moyenne de vingt-six langues par État.

En 2002, Garcíá Ocampo, alors directrice de la revue *Panoramica latinoamericana*, témoigne de l'impact du processus de globalisation au sein des populations en Amérique latine. Elle affirme tout comme Warnier (2004) que l'économie de marché mène à une désarticulation des sociétés dont la majorité des populations de la terre sont exclues. C'est pourquoi, peu à peu, des personnes se mobilisent afin de trouver des solutions alternatives. Celles-ci « développent des stratégies de survies individuelles et collectives, nouvelles formes d'organisation et de pouvoir, alternatives au système capitaliste néolibéral. Elles visent à la création d'une économie populaire permettant l'apparition de nouveaux acteurs, aussi bien dans les domaines sociaux que politiques ». (*op. cit.*, pp.11-13) Ces stratégies adoptées contribuent, selon cette sociolinguiste, à la transformation de l'environnement social et à la reconstitution du tissu social. Lors d'un débat au Forum des O.N.G., Hoferlin, coordinatrice de *Social Alert*¹⁷, déclare : « Dire que les P.M.A.^[18] sont les plus pauvres parmi les plus pauvres est faux. Car ce sont des pays qui ont énormément de richesses mais qui sont exclus parmi les exclus. » (Hoferlin citée par Robert¹⁹, 2001)

Chaunu, quant à lui, conclut *Histoire de l'Amérique latine* en demandant si l'indépendance du continent sud-américain n'aurait servi qu'à substituer la colonisation ibérique²⁰ à la colonisation « yankee »²¹. Il répond par la négative car l'Amérique latine aurait tous les atouts d'un grand avenir. La « culture » n'est pas un paramètre qui s'évalue en argent, c'est une valeur en soi (Chaunu, 1970, pp. 123-125). Face à ces mouvements culturels

qui s'allient et s'insurgent contre la « pensée unique » et son économie dévastatrice, Touraine (2004) évoque l'émergence d'un nouveau paradigme en terme culturel. Il existe, selon lui, un potentiel de résistance et de créativité au niveau des « cultures locales ». Or, les revendications identitaires face aux menaces de la mondialisation sur les « cultures singulières » sont souvent perçues comme une réaction agressive. Warnier (2004) estime que les médias, en utilisant des termes comme « revendications identitaires », « intégrisme », « fondamentalisme », « communautarisme », *etc.*, transforment et dénaturent le sens avéré de ces luttes.

Pour Houtart, l'enjeu majeur actuel est d'organiser un mouvement pluriel et social de citoyens possédant un cadre de référence permanent et commun, « le renforcement des espaces nationaux »²². C'est dans la diversité que se trouve une alternative à la mondialisation. (Houtart, 2000, p. 107)

Bouchard, lui, évoque le « grand récit » ou grande utopie panaméricaine, en résistance à la mondialisation hégémonique. Ce récit aurait une perspective émancipatrice, une troisième voie²³ en termes de « citoyenneté des Amériques », en tant que démocratie réduisant la distance entre les citoyens et les centres de décisions (ceux-ci ayant été déplacés par la mondialisation)²⁴. (Bouchard, 2001, p. 186)

La Déclaration universelle des droits de l'Homme valorise le principe de la « diversité culturelle ». Mais ce concept est sujet à controverse. Pour certains analystes, la « diversité culturelle » est une problématique créée par le colonialisme. Les frontières géographiques des territoires colonisés ont été tracées indépendamment des peuples, partageant ou non une culture. La solution apportée au problème de la « diversité culturelle », devant laquelle se trouvaient les colons, a été celle de l'assimilation à la « culture dominante » de la nation colonisatrice. (*Razza Umana et Déclaration Universelle de Droits de l'Homme*, 2018)

« Au-delà de l'égalité homogénéisante et de la défense de la diversité qui ne tient pas compte de l'équité, l'égalité des différences est l'égalité réelle dans laquelle tous ont le même droit d'être et de vivre différemment et, en même temps, d'être traités avec le même respect et la même dignité. »²⁵



© Elsa Vetro

Conclusion

Si nous basons la compréhension de l'«identité» sur des matériaux tels que l'histoire et la géographie, cette démarche, trop restrictive selon nous, donne un sens incomplet, partiel, à ce concept complexe. C'est par l'étude de l'interaction entre « culture » et « identité », vers une alliance soutenant la diversité, que peut émerger l'élaboration d'un projet sociétal autour de ces concepts. Comme nous l'avons vu, ce projet se développe dans une dynamique permanente. L'apport du concept de « culture », tellement proche de celui d'« identité », nous a permis d'aborder des phénomènes dérivés tels que le « multiculturel », « l'interculturel », « l'intra-culturel » et le « pluriculturel », en proposant une déclinaison des rapports entre eux et de leurs complémentarités. Nous avons également observé que des concepts comme « ethnie », « communauté culturelle locale », « nationalisme », « populisme » sont des manifestations de consolidation identitaire, souvent défensives et porteuses de dérives, mais dont une analyse trop simpliste serait une vision tronquée qui masquerait leur potentialité positive.

Toute « identité » cherche à s'affirmer et à se réaliser, avance Mucchielli (2002) : « Une identité mature contient une capacité de progression qui nécessite une certaine souplesse intégrative de la part des noyaux identitaires, au contraire des identités pathologiques, rigides ou investies massivement dans un seul élément de leur champ de vie. Permettre, aux individus, comme aux groupes ou aux cultures, d'atteindre la maturité de leur identité – qui les verra abandonner leurs comportements défensifs agressifs pour des comportements de négociation – c'est les aider à créer les conditions qui permettront aux sentiments constitutifs du sentiment d'identité de se développer. »

Reprenant le fil de mon récit de vie, j'observe que mes filles aujourd'hui, dans leur propre cours de récréation, jonglent avec des mots issus de langues diverses. Je m'aperçois qu'elles construisent au quotidien des codes créant peut-être les prémices d'une « communication interculturelle » avec l'idée de valoriser ce qu'elles sont individuellement et dans le rapport à l'Autre collectivement. Elles sont en train d'acquérir un esprit critique face aux situations qu'elles vivent au quotidien en milieu scolaire. Par exemple, durant les cours, leurs enseignants sont

réticents à la pratique d'autres langues que le français car ils craignent peut-être de contribuer au « communautarisme ». Sont-elles les témoins d'actes d'ignorance de l'altérité culturelle ou d'un mépris social afin de préserver l'homogénéité du groupe dominant ?

Comme solution à proposer aux jeunes face à la crainte d'un « repli sur soi communautariste », Camilleri (1990, p. 40) suggère un enseignement « amenant les jeunes à assimiler ce qu'est une culture au sens anthropologique ; à comprendre le point de vue de l'autre même si nous ne le partageons pas, ce qui implique une intelligence correcte du "relativisme" ; à légitimer l'identité culturelle tout en empêchant sa sacralisation, en montrant qu'elle est seulement la dimension culturelle de l'identité. Et surtout (...) à protéger les échanges, à aider à assumer sans culpabilisation les prises de distance et positionnements personnalisés qu'ils favorisent. Autrement dit, cette éducation vise un projet dialectique : assurer le respect des différences, mais dans le cadre d'un système d'attitudes autorisant leur dépassement ». D'après une étude menée par Auger (2007), il s'avère que les enseignants-formateurs reconnaissent qu'ils manquent de connaissances en matière de « didactique interculturelle ». Cette démarche pédagogique est souvent réduite à une animation tournant autour de traits folklorisants de l'Autre (comme boire du thé et manger du couscous d'où le nom de « pédagogie du couscous » déjà évoqué). L'« éthique de la diversité en éducation »²⁶ est néanmoins une voie possible. Elle consiste à se questionner sur l'apport des « communautés minoritaires » à la « communauté d'accueil », notamment en termes linguistiques. La finalité de ces formations serait le développement harmonieux des enfants, adolescents et jeunes en tirant profit de la diversité culturelle existant dans la classe.

Il ne suffit pas d'encourager « la tolérance » pour que les populations porteuses de cultures différentes vivent ensemble harmonieusement. Gay appelle à faire face au problème en invitant « le blanc » à reconnaître ce qu'elle nomme « le privilège de l'innocence de la couleur de sa peau » alors que « le noir » doit constamment justifier son existence (contrôle policier/délit de faciès). Dans une situation de « pluriculturalisme », la défense des particularités des groupes n'est pas une solution (Vinsonneau, 2000). Il ne suffit pas d'élaborer quelques principes humanistes pour obtenir un équilibre solide du système social. Il serait plutôt

nécessaire d'édifier un système collectif de valeurs et de normes capable de réunir les « groupes culturels » tout en intégrant leurs différences et leurs particularités. Pour Vinsonneau, ce serait le seul moyen d'obtenir une cohésion entre les groupes.

Moreau Defarges (1993) se demande s'il n'est pas illusoire de désirer un monde où l'humanité se reconnaîtrait comme un tout favorisant l'épanouissement des milliards de talents individuels. « La diversité s'affirme, se reformule sans cesse en s'opposant, en se posant contre » (*ibid.*, p. 83). Si cet affrontement entre les « groupes culturels » cessait, l'auteur est d'avis que nous assisterions à l'extinction de l'homme en tant qu'être pensant. Ansión (2017) propose de quitter le paradigme de « la diversité » pour se diriger vers celui de « l'interculturalité ».

Alors que pour Castells (1999), le développement de « la société en réseaux » implique de reconstruire son identité autour de principes communautaires dans le but de se détacher des institutions et des organisations dominantes et déterminantes, pour Somavia, Directeur général du Bureau International du Travail (BIT), il ne pourra pas y avoir de « mondialisation juste et équitable sans un profond respect de l'identité culturelle de chacun ». (2002, p. 1)

Les plus puissants sont actuellement ceux qui sortent du jeu démocratique par la spéculation, les paradis fiscaux, etc., pour ensuite imposer leur pouvoir à ceux qui sont à la base de la pyramide hiérarchique. Et c'est là qu'arrive le besoin d'entrer dans un autre processus constitutif d'un État. (Sousa Santos, 2016)

Dans cet exercice d'équilibre, tels des rites de passage ou des moments de transition, il existe des « stratégies identitaires » individuelles et collectives. Leur enjeu éclaire la question existentielle « Qui suis-je ? » ainsi que les récits identitaires et l'inscription dans une société.

Le « récit de vie » peut être envisagé, dans une perspective interculturelle, comme un processus de prise de distance et de réflexion sur la dimension dynamique de l'identité en tant qu'« espace de redéfinition de soi et de l'autre ». (Lévy, 2008) Zarate (2008) propose l'expression « didactique de l'identité » en soulignant que les frontières entre « nous » et « eux » ne reposent pas uniquement sur les langues et les cultures qui y sont rattachées. Kramsch nous invite à nous détacher du terme

identité qui « devenu à la mode, (...) a de nos jours presque remplacé celui de culture ». (Kramsch cité par Lemaire, 2012, p. 215)

J'espère que cette réflexion entamée ici donne un aperçu d'une lecture de la culture et de son influence sur nos modes de pensées mais aussi sur nos attitudes et comportements. Cette démarche devrait pouvoir contribuer à une plus grande ouverture à la « culture de l'Autre ». (Legault, 2000)

*« Si le travail d'écriture d'un récit est une manière de
construire sa cohérence (Luciani, 2013)
dans la reconfiguration de son parcours réflexif,
alors, il est un regard critique renforçant
ma responsabilité en tant qu'individu,
"[actrice] de ma vie".*

*Si d'un acte narratif, le sujet émerge,
en parvenant à reconfigurer l'ensemble disparate des
événements, heureux, malheureux
affrontés pour en faire une vie
ou mieux encore la sienne (Guillaume, 2009).*

*Alors, mon parcours de funambule
prend la forme de changement, d'évolution,
de ruptures. »*

(Bachelard, 1938, cité par Javeau, 2016)

Notes

1. Traduction du dialecte *guarani* « *Eldorado* ».
2. Le carnaval d'Oruro est inscrit en 2008 sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité (originellement proclamé en 2001) par l'UNESCO. <https://ich.unesco.org/fr/RL/le-carnaval-doruro-00003>
3. Traduction du dialecte *quechua* « réveille-toi ! ».
4. L'expression est employée pour la première fois par Erik Erikson, (1959), dans *Enfance et société*, Neuchâtel-Paris.
5. Cité dans *Sens dessus dessous*, lors du 50^e anniversaire du Monde diplomatique, le 8 mai 2004.
6. « Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. [...] L'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours, comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de vie. » (Renan Ernest, "What is a Nation?", conférence à la Sorbonne, 11 Mars 1882, in Ernest Renan, (1992), *Qu'est-ce qu'une nation?*, Paris, Presses-Pocket. (Traduit par Ethan Rundell).
7. La Cité Miroir à Liège accueillait fin 2016 l'exposition « *Zoo humains, l'invention du sauvage* » née de la volonté de mieux comprendre les origines de ces mises en scènes et les mécanismes de construction des discriminations et des stéréotypes (cf. <http://www.citemiroir.be/fr/activite/zoo-humains-linvention-du-sauvage>).
8. Concept développé par Kimberlé Williams Crenshaw dans l'article publié en 1989 « *Mapping the Margins : Intersectionality, Identity Politics and Violence against Women of Color* » (« Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur »).
9. En 2001, l'UNESCO a adopté la *Déclaration universelle sur la diversité culturelle* et en décembre 2002, l'Assemblée générale de l'ONU, dans sa résolution 57/249, a déclaré le 21 mai Journée mondiale pour la diversité culturelle pour le dialogue et le développement. <http://www.unesco.org/new/fr/culture/themes/cultural-diversity/cultural-expressions/the-convention/convention-text/>
10. Lévi-Strauss Claude, (1958), *Leçon inaugurale, Anthropologie structurale 2*, Paris, Plon.
11. L'*Australian Association for Canadian Studies*, fondée en 1981, traduit un intérêt marqué pour des études comparatives dans les deux pays. Pendant la même période, le Canada et l'Australie signent un grand nombre d'accords bilatéraux dans divers domaines, dont les peuples autochtones et la justice, la recherche énergétique et la prévention de la criminalité.
12. Environ un cinquième de la population suédoise est composé d'immigrants ou a au moins, en 2014, un parent né à l'étranger. On parle presque 200 langues maternelles en Suède.

13. Selon Dory (2003), maître de conférences à l'université de la Rochelle et Quiroga (2005), journaliste argentin, il s'agirait pour les pays latino-américains de construire un projet national constituant une alternative viable dans le cadre d'un processus de libre-échange. Ils pensent à un Conseil Citoyen indépendant de tout intérêt direct avec les partis politiques et les pulsions régionalistes. Mais d'après ces auteurs, cette politique serait très difficile à mettre en œuvre dans un contexte politique perpétuellement tendu. C'est pourquoi, Cucalón (2005) propose que le développement des pays andins (Colombie, Venezuela, Équateur, Pérou et Bolivie) soit mené en respectant l'équité sociale. Selon lui, l'intégration régionale a toujours figuré comme une condition sine qua non du développement d'un pays. Si nous regardons de plus près l'usage du mot « développement », nous pouvons parler plutôt de changement sociétal et de rapports entre sociétés.
14. Expression empruntée à Abdallah-Pretceille et adaptée à une approche psychosociale.
15. Candidate à la vice-présidence aux élections de 2002 en Bolivie, issue du mouvement politique le MIP.
16. Hennebelle Guy, (1992), *Le tribalisme planétaire. Tour du monde des situations ethniques dans 160 pays*, Paris, Arléa-Corlet, p. 10.
17. Organisation internationale sans but lucratif, née d'une coalition de différentes organisations sociales et syndicales internationales. Son objectif est d'apporter une réponse commune aux violations des droits sociaux, économiques et culturels, de provoquer une prise de conscience de ces situations et de faire pression pour que de tels actes disparaissent.
18. Pays Moins Avancés : 49 selon l'Organisation des Nations Unies en 2001.
19. Robert Françoise, (2001), Donner une chance aux Pays les moins avancés, *En Marche*, n° 1234, p. 9.
20. Pour rappel, l'Ibérie se rapporte à l'Espagne et au Portugal.
21. « Sobriquet donné par les Anglais aux colons révoltés de la Nouvelle-Angleterre, puis par les sudistes aux nordistes et, depuis, appliqué à tous les habitants anglo-saxons des États-Unis. » (Larousse)
22. Terme emprunté à Leopoldo Zea, philosophe mexicain.
23. Les deux autres voies considérées sont le capitalisme et le communisme.
24. FMI, Banque mondiale, marché boursier... Institutions mondiales dont une des conséquences est que les centres de décisions économiques sont très éloignés des citoyens (« nous avons peu de prise dessus »).
25. Citation traduite de l'espagnol d'un auteur inconnu.
26. Terme emprunté à Abdallah-Pretceille et Porcher (1998).

Bibliographie

- Abdallah-Preteille Martine. (Ed.), (1986), Pédagogie interculturelle: Bilan et expertise, Clanet C., *L'Interculturel en Education et Sciences Humaines: actes du Colloque de juin 1985* (pp. 25-32). Toulouse, Service des publications Université de Toulouse-Le Mirail.
- Amoranitis Spyros & al., (2010), *Développer le mainstreaming de la diversité*, Liège, IRFAM. pp. 50-55.
- Ansión Juan (Ed.), (2017, mars), La dynamique des représentations de l'école au Pérou et les stratégies de mobilité sociale des familles andines, (Conférence), *Le développement revisité Colloque international à l'occasion des 50 années d'études du développement à l'Université Catholique de Louvain*, Louvain-La-Neuve.
- Auger Nathalie. (2007), Enseignement des langues d'origine et apprentissage du français : vers une pédagogie de l'inclusion, *Le français aujourd'hui*, n° 58, pp. 76-83.
- Baggio Stéphanie, (Ed.) (2011), *Psychologie sociale. Concepts et expériences*, Louvain-La-Neuve, De Boeck.
- Barbe, Baptiste, (2015), En quête d'identité(s) : les sourires de la diversité, Montréal, *Métro*, <https://journalmetro.com/actualites/montreal/850780/enquete-didentites-les-sourires-de-la-diversite/>
- Baudry Robinson, Juchs Jean-Philippe (Eds.), (2007), Définir l'identité, *Hypothèses 2006*, (pp. 155-167), Paris, Panthéon Sorbonne.
- Bilge Sirma. (2009), Théorisations féministes de l'intersectionnalité, *Diogène*, 225, pp. 70-88.
- Bouchard Gérard, (2001), *Le grand récit des Amériques, polyphonie des identités culturelles dans le contexte de la continentalisation*, Laval, Presses de l'université.
- Bruschi Fabio, (2018, mai), *Mixité sociale : condition ou résultat de l'action collective ?*, Grandes Conférences de l'École Supérieure d'Action Sociale de la Haute École Libre Mosane et du Centre pour la Formation Sociale, Liège.
- Camilleri Carmel, (1989). La culture et l'identité culturelle : champ notionnel en devenir. In Camilleri C. et Cohen-Emerique M. (Eds.), *Chocs de cultures: concepts et enjeux pratiques de l'interculturel* (pp. 21-76), Paris, L'Harmattan.
- Camilleri Carmel et al. (Eds.), (1990), *Stratégies identitaires*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Castells Manuel, (1999), *Le pouvoir de l'identité, l'ère de l'information*, Paris, Fayard.
- Chauu Pierre, (1970), *Histoire de l'Amérique Latine* (5ème éd), Paris, Presses universitaires de France, pp.123-125.

- Chrysochoou Xenia (Ed.), (2003), *Cultural Diversity, it's social psychology*, New Jersey, Blackwell Publishers.
- Cohen-Emerique Margalit (Ed.), (2011), *Pour une approche interculturelle en travail, théories et pratiques*, Rennes, Presses de l'EHESP.
- Cohen-Emerique Margalit (Ed.), (2017), L'approche interculturelle, comment dépasser les obstacles à la compréhension de l'autre ?, *Revue L'observatoire*, n° 91.
- Deleersnijder Henri, (2006), *Populisme, vieilles pratiques, nouveaux visages*, Liège, Luc Pire Éditions.
- De Robertis Cristina, (2018, mars), *Travail social: face aux changements... des nouveaux défis!*, Conférence, 75 ans du bachelier assistant social de la Haute École de la Province de Liège, Jemeppe.
- Epstein Renaud, Kirszbaum Thomas, (2003), L'enjeu de la mixité sociale dans les politiques urbaines, *Regards sur l'actualité*, n° 292, pp. 63-73. <https://www.acadie-cooperative.org/publications/txt174.pdf>
- Erikson Erik, (1972), *Adolescence et crise, la quête de l'identité* (Nass & Louis-Combet, Trans.), New York, Norton (Original work published 1968).
- Garcia Ocampo, Luz Stella, (2002), Couleurs Latines, *Agenda Interculturel*, n° 203.
- Guillaume Jean-François, (2009), Les parcours de vie, entre aspirations individuelles et contraintes structurelles, *Informations sociales. Caisse nationale d'allocations familiales*, n° 156.
- Houtart, François, (Ed.), (2000), *Alternatives Sud*, Louvain-La-Neuve, L'Harmattan.
- Institut National de statistique de Bolivie. (2017). <https://www.ine.gov.bo>
- Javeau Claude, (Ed.), (2016), *Rupture épistémologique*, Paris, Encyclopaedia Universalis.
- Kollwelter Serge. (2008). *Multi-inter-pluri-culturel. Interkultureller Dialog* (175), Luxembourg, pp. 53-54. <https://www.forum.lu/uploads/2015/16>
- Koubi Geneviève. (Ed.), (2005), Brèves remarques à propos d'une distinction entre multiculturalisme et pluriculturalisme, *Revue hellénique des droits de l'homme*, 28, pp. 1177-1199.
- Koubi Geneviève (Ed.), (2003), Égalité, inégalités, différences, in Michaud Y (Ed.), *Égalité et Inégalités* (pp. 117-144), Paris, Odile Jacob.
- Legault Gisèle, (2000), *L'intervention interculturelle*, Paris, Gaëtan Morin Éditeur.
- Lemaire Eva (Ed.), (2012), Approches inter, trans, pluri, multiculturelles en didactique des langues et des cultures, *International Journal of Canadian Studies*, n° 45/46, pp. 205-218.

- Lévy Danielle (2008), Introduction : soi et les langues, in Zarate, G., Lévy, D., Kramsch, C., (eds.), *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme* (pp. 69-81), Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Licata Laurent, (2016), *Le concept de culture, Psychologie interculturelle*, document de cours non publié, Bruxelles, Université Libre de Bruxelles,
- Luciani Isabelle, (2013), Prélude. Expérience et écriture du corps, *Rives Méditerranéennes*, n° 44, pp. 7-16.
- Moreau Defarges Philippe, (1993), *La mondialisation, vers la fin des frontières?*, Paris, Dunod.
- Mucchielli Alex, (2002, 5^e éd.), *L'identité*, Paris, Presse universitaire de France.
- Simon Patrick, (Ed.), (2018, février), Les enjeux de la diversité dans les sociétés multiculturelles, *Leçon inaugurale Chaire Françquai*, Université de Liège, Liège.
- Simon Patrick, (Ed.), (2018, mars), Racisme et discrimination: théorie, concepts et politiques, *Leçon inaugurale Chaire Françquai*, Université de Liège, Liège.
- Somavia Juan, (2002), Mondialisation plus juste, défense de l'identité culturelle : même combat, *Organisation International du Travail*, www.ilo.org/global/about-the-ilo/newsroom/news/WCMS_008966/lang--fr/index.html
- Sousa Santos (de) B. (Ed.), (2016), Embestida de la derecha en países de América Latina, Radio La Primerísima, 205761, 12, <https://www.radiolaprimerisima.com/noticias/205761/embestida-de-la-derecha-en-paises-de-america-latina/>
- Tatilon Christine, (2007), Corps et Couleurs, Anthropologie des Représentations du corps, Colloque organisé par le GDR Centre National de la Recherche Scientifique 2322. Paris, CNRS, www.didac.ehu.es/antropo/12/12-A/Corps%20et%20couleurs%20colloque.doc
- Touraine Alain, (2004), *Un nouveau paradigme, pour comprendre le monde d'aujourd'hui*, Paris, Fayard.
- Touraine Alain, (1997), *Pourrons-nous vivre ensemble? Egaux et différents*, Paris, Fayard.
- Vaillancourt Jean-Guy, (1991), Mouvement ouvrier et nouveaux mouvements sociaux : l'approche d'Alain Touraine, *Erudit, cahiers de recherche sociologique*, n° 17, <https://www.erudit.org/fr/revues/crs/1991-n17-crs1516581/1002152ar>.
- Versaen Frédérique, (2004), Sur le fil... *Monographie 00+4*, Bruxelles, La Médiatine, www.luciebertrand.com/pdf/12
- Vinsonneau Geneviève, (2002), *L'identité culturelle*, Paris, Armand Colin/VUEF.
- Vinsonneau Geneviève, (2000), *Culture et comportement* (2^e édition), Paris, Armand Colin/Masson.

- Vinsonneau Geneviève, (1997), *Culture et comportement*, Paris, Armand Colin.
- Wachtel Nathan, (1974), L'acculturation, in Le Goff J., Nora P., *Faire l'Histoire*, Paris.
- Wagener Albin, (2010), Entre interculturelité et intraculturelité: pour une redéfinition du concept de culture, *Academia edu*. https://www.academia.edu/703866/Entre_interculturelité_et_intraculturelité_pour_une_redéfinition_du_concept_de_culture_2010_
- Warnier Jean-Pierre, (2004), *La mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte.
- Wieviorka Michel, (1993), *La démocratie à l'épreuve, nationalisme, populisme, ethnicité*, Paris, La Découverte.
- Zarate Geneviève, (2008), Introduction: appartenances et lien social, in Zarate Geneviève, Lévy Danielle, Kramsch Claire (eds.), *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme*, Paris, Éditions des archives contemporaines.

Filmographie et radiophonie

- Gay Amandine (Réalisatrice), (2017), *Ouvrir la voix* [Documentaire], France, Bras de Fer Production et Distribution.
- Interview de Madame Amandine Gay : *Ouvrir la Voix* [Podcast]. (2017), Paris, MediapartLive, <https://youtu.be9aXQUWz6lDo>.
- *Razza Umana et Déclaration Universelle de Droits de l'Homme*, (2018), Exposition et animation Liège, Cité Miroir.

Intéressé.e par :

- d'autres publications ?
- des ateliers ?
- des formations ?
- des interventions ?
- des accompagnements ?

**Centre de Dynamique
des Groupes et d'Analyse
Institutionnelle ASBL**

→ Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B-4102 Seraing
Belgique

www.cdgai.be

+32 (0)4 366 06 63

info@cdgai.be

Identité et culture

Un regard vers l'horizon, une contribution vers un changement dans les rapports sociaux

La cohabitation de personnes et de populations est un phénomène qui questionne. Une société porteuse d'une multitude d'identités et de cultures génère parfois des tensions sociales. Comment allier égalité et diversité ? Une recherche d'équilibre où l'enjeu serait, selon l'auteure, d'exister.

Ce livret présente des points de repères vers une tentative de compréhension de la dynamique existante entre ces deux concepts. Ils sont issus de propos de différents auteurs traitant de ces questions en vue de donner au lecteur un outil pour une réflexion en cours.

ISBN 978-2-39024-123-2



9 782390 241232

Ce livret est un outil d'éducation permanente réalisé avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Photographie en couverture: © Elsa Vetro

